

Paris, le 2 Mai 1880.

Mademoiselle et chère amie,

Au mot seulement aujourd'hui pour vous remercier à la hâte
 des choses si affectueuses que vous venez de me dire, et pour vous
 prier de ne pas revenir à votre plan primitif avant d'avoir
 bien pesé le pour et le contre. Il serait sans doute téméraire à moi
 qui ne connais pas votre état de santé, de supposer que votre
 médecin est allé un peu vite en besogne en vous alarmant; mais,
 il me semble qu'en admettant même que l'hiver vous ait un
 peu affaiblie, vous ne courriez pas plus de risques à faire le voyage
 de Paris en ce moment qu'à le faire en automne. Les étrangers
 se plaignent généralement des cheminées françaises, et de la diffi-
 culté qu'ils ont à se chauffer à Paris. Si vous venez en octobre,
 vous risquez de prendre froid, de vous sentir tout le temps mal
 à l'aise, tandis qu'en Mai et en Juin la température ne vous
 offrirait aucun désagrément. Les chaleurs ne sont pas encore
 insupportables, et en quittant Paris, rien ne vous empêcherait de
 vous rendre à Trézel et de vous y reposer complètement.
 En arrivant vers le milieu de Mai, vous seriez sûre de passer
 encore quinze jours avec Madame de Knorr, qui vous ins-

allerait et vous piloterait. C'est beaucoup d'avoir une personne connue et aimée à côté de soi, quand on se trouve plongé dans un aussi vaste océan que celui de Paris. Il est vrai, d'autre part, que Madame Ackermann se s'en aller dans huit jours au bord de la mer, et que vous la manquerez si vous venez avant l'automne. L'imagine qu'elle est pour vous le grand attrait, et, véritablement, vous ne trouverez ici personne qui soit plus intéressante qu'elle. Il y a donc, comme je le disais en commençant, du pour et du contre, et vous seule vous pouvez, ayant tous les éléments de la question en mains, la résoudre définitivement. J'en ai conféré avec Madame de Knorr jeudi dernier. Elle penche pour votre arrivée immédiate. En tous cas, soignez à votre médecin la question du froid et du chaud. En tous cas aussi, il me semble que l'hôtel où vous devez descendre en automne ou ce mois-ci, est tout trouvé. J'ai continué ma tournée l'autre jour, et les deux nouveaux hôtels que j'ai visités, l'un rue Notre-Dame-de-Victories, derrière la Bourse, l'autre rue Vivienne, devant la Bourse, m'ont fait des prix dépassant de beaucoup la somme que vous voulez dépenser. La propriétaire de l'hôtel qu'habite M^{me} de Knorr, ayant consenti à réduire le prix à 16 francs, il n'y a plus d'hésitation possible. C'est pour rien, 16 francs, et vous ne trouverez ce prix nulle part; aussi je renonce

, pour le moment du moins, à mes recherches. Quelle que soit
votre décision, que vous veniez en automne ou ce printemps,
ce sera pour moi une vive joie de vous toucher la main et
d'entendre le son de votre voix. Tâchez une importante parti-
culière au son de la voix. Je ne sais si je me trompe, mais
il me semble qu'il révèle l'âme mieux que d'autres indices,
mieux même que le regard.

J'ai à la Revue de France dans le courant de la semaine
pour m'informer du sort réservé à votre manuscrit. J'veux
en avoir le cœur net. Si la revue do'perdrait de moi, votre
traduction aurait été insérée immédiatement. Mais hélas!
Les directeurs de revues, comme les directeurs de journaux,
sont presque toujours des industriels et non des hommes
lettres; des faiseurs obéissant à des considérations peu avouées,
plutôt qu'au désir d'encourager le bien et le beau. Ce serait
pour moi une rare ambition qui me tentent encore,
d'être placé à la tête d'une revue littéraire, mais pour
être placé à la tête de n'importe quoi, il faut être re-
nuant et intrigant, toutes choses qui répugnent profonde-
ment à ma nature.

Rien n'est provisoirement changé à ma position, si non
qu'elle est et que je la considère comme provisoire.

Si le tour qui m'a été joué l'avait été plus tôt, je réunissais à me
caser immédiatement comme bibliothécaire de la Chambre des députés.
Gambetta m'apprécia beaucoup, mais quand je suis arrivé de lui, il
avait déjà donné sa parole à un autre. Sa place, qui était vacante,
m'a donc échappé. Quant aux journaux, le choix est fait l'année, par
la raison que j'ai des convictions politiques. Dans les trois ou quatre
journaux où il serait honorable pour moi d'écrire, toutes les places
sont prises en ce moment. Je ne voudrais pas donner d'intérêt à ma
consuétude et entrer dans une rédaction qui me demandât trop de
sacrifices à ce point de vue. En février, le directeur d'un journal très
avancé est venu me trouver et m'a tenu ce langage : « Je tiens à vous
avoir, et pour vous avoir, je vous offre le double du traitement que
vous avez au Temps. Acceptez-vous ? » - Je n'ai pas accepté. Non pas
que mon programme soit sensiblement plus conservateur que le sien,
mais parce que son entourage et ses collaborateurs et sa suite me
rassuraient moins que mon entourage actuel. Vous le voyez, je ne
suis pas facile à caser. - N'ayant donc d'autre choix que de me laisser
dans le vide ou de me soumettre à toutes les corvées qu'on m'im-
pose ^{au temps} ^{mais} je me soumis - provisoirement. C'est horriblement dur, mais
ma position ne me permet pas de consulter avant tout mes con-
venances, il faut donc que je m'humilie. Il en est résulté un
nouveau chagrin : l'impossibilité de commencer pour le moment le



J. N. 49167

second volume de mon ouvrage. On m'a en effet chargé d'une besogne tellement immense que, lorsque je rentre le soir, je suis trop fatigué pour en entreprendre une autre. J'en ai prévenu Madame de Knorr. Elle a pris la chose vaillamment; mais sa déception a dû être grande. Je va sans dire que je reprendrai mon projet dès que je le pourrai, et si je suis condamné à rester au Temple, je pourrai peut-être le reprendre l'année prochaine. Mais en attendant, l'ennui est profond. La poésie n'est pas pour moi une pure et simple distraction; elle m'aide à supporter la vie, et quand j'en suis privé, il me semble que je cesse de vivre.

Ma lettre, qui devait être un simple remerciement, est devenue une interminable confession. Pardonnez-le moi. Je ne vous parlerai plus de moi que lorsque'il n'y aura pas moyen de faire autrement. Les paroles affectueuses que vous m'avez dites m'ont été au cœur; soyez-en remercié encore une fois.

Croyez toujours, je vous prie, aux sentiments dévoués
de votre

A. Marmand.

